

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°19 – mars/avril 2009

Orient intérieur
Ésotérisme occidental et oriental
Romantisme allemand
Documents littéraires rares ou inédits
Libres destinations



Tous droits réservés
2006-2009

DE L'ORIENT INTÉRIEUR

Guide intérieur et voyages spirituels

Qu'il soit un homme ayant quitté la manifestation terrestre, un Ange (*Râh*) ou une jeune fille à la ressemblance de l'âme, le guide *intérieur* ne peut s'entendre qu'en relation avec le Christ dans un contexte chrétien, ou l'Imâm dans une dimension musulmane (parfois le prophète de l'Islam, sur lui le salut et la paix, car, selon un *hadith*, « nous étions moi et 'Alî une seule et même lumière devant Dieu, quatorze mille ans avant qu'il eût créé Adam »). D'une part, faute de ce rapport au Christ ou à l'Imâm, le guide *intérieur* ne saurait être qu'une illusion, qu'une image née de la fantaisie. D'autre part, ce guide, comme n'importe quel maître spirituel, ne remplit vraiment sa fonction initiatique que si son enseignement et ses méthodes spirituelles conduisent au Christ-*Sophia* (dans la voie théosophique ou *christocentrique*) ou à l'Imâm, en vertu de la sentence : « Qui se connaît soi-même connaît son Seigneur ».

Dans la voie mystique, dans le christianisme, le Christ aussi agit intérieurement, ou bien la Sagesse divine (Henri Suso), mais il est question dans cette voie que l'âme-épouse célèbre au final ses Noces spirituelles avec l'Unique époux. Elle suppose une « sortie de soi ». Le Christ-*Jésus*, le Bien-aimé, y symbolise, enfin, l'union de l'Amour. Dans les voies initiatiques, l'homme ou la femme virile doivent se réunir à *Sophia*, la Sagesse divine, et recouvrir l'état de l'Adam primordial. Elles s'accomplissent intérieurement, vers le Soi, et le guide intérieur sert l'Unité de la connaissance. C'est pourquoi on ne peut comprendre la nature véritable du guide *intérieur*, dans les voies initiatiques, qu'en relation avec le cheminement de l'âme en direction de son Seigneur. Ainsi ces voies s'accomplissent-elles, selon le poète romantique allemand Novalis : « Un homme réussit à soulever le voile de la déesse de Saïs. Mais que vit-il ? Miracle des miracles – lui-même ! »

Il faut savoir, enfin, que « l'âme amoureuse » devra renoncer, au terme de l'itinéraire, à son guide *intérieur*, à son Compagnon éternel : une première fois, lorsqu'elle se trouvera face à son Seigneur. Une deuxième, en quittant ce dernier pour entrer dans certain désert, le désert de la « nue Dêité » : « Le Guru (intérieur) est le Soi », dit Ramana Maharshi.

De toutes les manières, le guide intérieur est une *réalité*, réalité certes inaccessible aux sens physiques, mais une réalité tout de même : « L'œil sensible, écrit, par exemple, Rudolf Steiner, perçoit le lion, et l'intelligence qui s'applique aux objets sensibles connaît l'idée du lion, telle une ombre, une image schématique. L'œil *spirituel*, voit la pensée du lion dans le « Monde des Esprits » aussi réellement que l'œil physique voit le lion physique » (*Théosophie*, 1923). Autrement dit, pour ce qui est du guide *intérieur*, il faut être bien convaincu qu'il ne s'agit ni d'une réalité physique, ni d'une pensée abstraite, mais qu'il *est* une réalité spirituelle.

La présence de ce « Compagnon éternel » de l'âme configure la plupart des voyages spirituels, voyages initiatiques ou d'initiation, que le *pèlerin d'Orient* sera amené à entreprendre. De tels voyages se déroulent dans des lieux (pays, contrées, etc.) qui n'appartiennent pas à la géographie physique, encore moins à ce qu'on nomme l'astral, qui n'intéresse pas la voie initiatique (ni la voie mystique d'ailleurs). Non, il s'agit de la géographie sacrée des mondes supraterrrestres, à commencer par cette Terre céleste qui est la vraie patrie du guide *intérieur*, du Compagnon éternel, et le lieu par excellence des voyages spirituels et des visions initiatiques – où se tient l'Imâm, aussi, durant son « occultation ». Ces voyages (et les choses *vues* qui s'y rapportent, cf. Anne-Catherine Emmerick) ne peuvent s'entendre qu'au sein de cette géographie sacrée. Il en est de même pour les voyages « extra-terrestres », comme l'ascension (*mirâj*) du prophète de l'Islam, sur lui le salut et la paix, lorsqu'il s'éleva à travers les « sept cieux », sous la conduite de son guide, l'Archange Gabriel, jusqu'au « Lotus de la limite extrême ».

Comme pour le guide *intérieur*, il conviendra à nouveau de distinguer, à propos des voyages spirituels, entre ce qui relève des voies initiatiques et de la voie mystique. Pour ce qui est de celle-ci, on peut se rapporter à certaine esquisse de saint Jean de la Croix : « Le Mont de la Perfection » (1578-79), ce *Monte Carmelo* où le voyage du saint s'est accompli et au-delà duquel il ne se trouve plus aucun chemin : « *Ya por aqui no hay camino...* ». Dans les voies initiatiques, tout voyage spirituel devrait s'achever dans un désert, qui est l'« au-delà de Dieu » si controversé de toute la mystique rhénane (Maître Eckhart, Jean Tauler). C'est arrivé à ce point que le pèlerin d'Orient renonce à son guide *intérieur*, à *Sophia* elle-même, au Christ lui-même, ou à l'Imâm lui-même :

Pour entrer dans le désert de la « nue Dêité ».

Préambule à « Guide intérieur et voyages spirituels dans le christianisme et l'Islam », Institut Catholique de Toulouse, 5-6 février 2009.

DOCUMENTS D'ORIENT ET D'OCCIDENT

Avec le présent article de Charles Schmidt, paru dans La Revue d'Alsace, en 1856, se poursuit la publication des rares documents consacrés à la vie de Rulman Merswin et de l'Ami de Dieu de l'Oberland.

RULMANN MERSWIN,

LE FONDATEUR DE LA MAISON DE SAINT-JEAN DE
STRASBOURG.

Voyant le *Grüne-Warth* fleurir par la libéralité de Merswin, différents ordres religieux firent des démarches pour l'obtenir ; les Augustins, les Bénédictins, les Dominicains, les chevaliers de Saint-Jean adressèrent successivement des demandes au propriétaire. Mais celui-ci n'avait de sympathies pour aucun de ces ordres ; ils lui paraissaient dégénérés, éloignés de l'ancienne sévérité de leurs règles ; les Johannites, surtout, qui avaient déjà plusieurs belles maisons en Alsace, et qui s'étaient enrichis des dépouilles des Templiers supprimés, lui déplaisaient, il les trouvait trop livrés aux choses et aux plaisirs de monde. Mais ce fut précisément à cet ordre que Nicolas de Bâle¹ lui conseilla de donner le *Grüne-Warth* ; je ne connais pas d'ordre, écrivit-il, ayant plus de franchises ; sans des raisons graves j'y serais entré moi-même ; c'est « un vénérable ordre laïque », ne se recrutant que parmi les gens d'honneur ; un homme qui se respecte n'a pas besoin d'avoir honte de s'y faire recevoir. Merswin se rendit à ses conseils ; il accorda la maison aux Johannites. Pour les formalités de la cession, le grand-prieur d'Allemagne, Conrad de Brunsberg, vint lui-même à Strasbourg ; Merswin s'attacha intimement à cet homme, dont les vertus et la piété sincère lui acquirent aussi l'estime du chef des Amis de Dieu. Comme sur l'avis de ce dernier, Merswin mit à la cession du *Grüne-Warth* quelques conditions dont il va être parlé plus bas, on commença par les faire approuver par le grand-maître de l'ordre, Raymond Béranger. L'approbation, datée de Rhodes, 20 octobre

¹ [Rappelons qu'il faut partout remplacer Nicolas de Bâle par l'Ami de Dieu de l'Oberland. Cf. *Cahiers* n°17.]

1370, et scellée de la bulle de plomb du grand-maître, étant arrivée, Conrad de Brunsberg remit, le 12 janvier 1371 et en présence des commandeurs de plusieurs maisons de l'ordre, à Rulmann Merswin un document par lequel il accepta les conditions auxquelles la maison, avec l'église, le jardin, les biens ruraux et une rente de 50 livres, était offerte aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les conditions étaient les suivantes : la maison aura trois administrateurs laïques, sans le consentement desquels le commandeur ne pourra ni acquérir ni aliéner quoi que ce soit ; c'est à eux qu'il rendra le compte annuel des recettes et des dépenses ; tout laïque, noble ou bourgeois, de même que tout prêtre séculier, pourra se retirer dans la maison, du consentement du commandeur ; il sera admis d'abord pour un certain temps d'épreuve, à la seule condition d'assigner à la maison un revenu suffisant pour son entretien ; celui qui voudra passer dans la maison le reste de sa vie, s'engagera à se soumettre aux statuts de l'ordre ; personne ne sera admis s'il n'est âgé de vingt ans au moins ; aucun frère ne pourra être envoyé au-dehors sans le consentement des administrateurs ; l'ordre ne lèvera sur la maison aucun impôt pour aucune cause, elle ne donnera par an que six florins de « respons » ; si un commandeur enfreint ces articles, les administrateurs commenceront par lui faire des représentations amicales ; s'il ne les écoute pas, ils porteront plainte devant le commandeur de Dorlisheim, et si celui-ci refuse à son tour de leur faire droit, ils feront saisir les biens de la maison, nonobstant tout privilège quelconque, soit papal, soit impérial ; si une place d'administrateur devient vacante, les deux restants s'entendront pour y pourvoir ; en cas de divergence d'opinion, ils s'adjoindront le commandeur.

Conrad de Brunsberg jura de maintenir ces statuts, tous favorables à l'élément laïque dans la société chrétienne, et révélant par ce caractère l'influence de Nicolas de Bâle. Le même serment fut prêté par les commandeurs Frédéric de Zolren, de la maison de Villingen, Werner d'Eptingen, de celle de Bâle, Guillaume de Gresperg, de celle de Colmar, Jean de Grostein, de celle de Dorlishheim, Conrad de Soultzmatt, de celle de Soultz, Werner Schürer, de celle de Schlestadt. Merswin envoya une copie de l'acte à Nicolas de Bâle, qui la conserva dans les archives de sa retraite encore inconnue. Le Mémorial du *Grüne-Warth* dit qu'approuvés par les Amis de Dieu, les statuts doivent être observés « avec bonne conscience » par les frères de l'ordre. Merswin et Nicolas recommandèrent en outre à ceux-ci de ne quitter la maison que pour des raisons graves, de ne pas permettre l'entrée à des femmes, de rester unis entre eux, de mener une vie tranquille et paisible. Ils

avaient même demandé au grand-prieur d'interdire toute sortie aux habitants du *Grüne-Warth* ; mais Conrad de Brunsberg n'avait pas osé établir une coutume, contraire aux statuts généraux de l'ordre. Tout ce qu'ils obtinrent, ce fut qu'aucun des prêtres de la maison ne pût être employé à des occupations au-dehors, rien ne devant les distraire de leurs fonctions sacrées ou de la contemplation des choses divines.

Tout étant ainsi prévu et réglé, Merswin et Conrad de Brunsberg se présentèrent, le 23 mars 1371, devant le juge épiscopal, où le fondateur fit formellement donation de sa propriété à l'ordre de Saint-Jean en la personne du grand-prieur d'Allemagne. Le 29 février 1372 elle fut confirmée par l'évêque Lambert, résidant alors à son château de Dachstein. Le premier commandeur fut Henri de Wolfach, homme doux et timide, mais savant en théologie et prédicateur estimé. Les trois premiers administrateurs furent le chevalier Henri Wetzel, le burgrave Jean Merswin et le fondateur lui-même. Ils jurèrent de veiller à la prospérité de la maison, d'aider loyalement le commandeur de leurs conseils, de ne communiquer à personne ce qui regarde les propriétés et les revenus, de surveiller le receveur et les autres employés, d'arranger à l'amiable les différends entre le commandeur et les frères ou les domestiques, et de faire en sorte que ces différends ne soient pas ébruités. L'ordre plaça d'abord au *Grüne-Warth* trois prêtres ; l'un d'entre eux fut Jacques, qui antérieurement avait été à Soultz et dont Nicolas de Bâle, qui l'avait entendu prêcher en cette ville, approuvait beaucoup les sermons. Deux prêtres qui s'étaient présentés pour être reçus, se retirèrent après avoir pris connaissance des règles de la maison qu'ils trouvèrent trop rigoureuses. En 1371 Nicolas de Bâle écrivit à Merswin qu'il connaissait en Suisse trois excellents prêtres de l'ordre, et qu'il les engagerait à venir à Strasbourg dès que leurs supérieurs le leur permettraient ; nous ignorons s'ils sont venus. Nous pouvons nommer encore comme un des premiers frères, Nicolas de Laufen qui, après avoir été commis chez un marchand de Strasbourg, s'était attaché à Merswin et était entré dans le sacerdoce². Au printemps de 1371 ce jeune homme écrivit à Nicolas de Bâle, quoiqu'il ne le connût pas personnellement, une longue lettre pour lui déclarer qu'il était disposé à se soumettre entièrement

² Il naquit le 19 mai 1339 ; le 24 juin 1359 il entra comme commis chez Henri Blanghart, « *unter der Tuchlouben vor dem Münster* » ; il servit en cette qualité pendant sept ans. En octobre 1366 il s'attacha à Merswin et se voua au sacerdoce ; le 18 septembre 1367 il fut consacré prêtre ; il mourut le 3 avril 1402.

à sa volonté ; il est prêt, dit-il, à garder le bétail dans les champs s'il le demande, car par lui-même il ne sait que faire ; le monde est bouleversé, tout est obscur et incertain ; son âme est pleine d'angoisses, il ne se console qu'en espérant que le grand ami de Dieu lui permettra de se mettre sous sa direction ; le séjour du *Grüne-Warth*, depuis que les Johannites y sont, n'est pas aussi tranquille qu'il le désire ; les chevaliers ayant beaucoup d'indulgences, il vient trop de gens à leur église, de sorte que les trois prêtres de la maison ont trop de messe à dire pour trouver le temps de se recueillir en eux-mêmes ; il ajoute qu'il ne s'est pas encore fait recevoir dans l'ordre, parce que les chevaliers sur leurs grands chevaux, avec leurs habits courts et leurs longues épées, lui semblent avoir un air mondain qui l'effraie ; toutefois il passerait sur ce scrupule si on l'assurait qu'il ne serait jamais employé au-dehors. L'ami de Dieu lui répondit : « Vous êtes encore trop préoccupé des apparences extérieures, des choses contingentes ; il faut tout voir en Dieu ; c'est le seul moyen de tout trouver bon et d'avoir le calme de l'âme » ; il lui envoya, pour s'y conformer, les règles morales d'après les lettres de l'alphabet que jadis il avait données à Tauler, et ajouta qu'avant de s'engager dans l'ordre, il devait essayer pendant six mois et puis en écrire de nouveau aux Amis de Dieu. Il paraît que Nicolas de Laufen n'eut pas besoin d'un si long temps d'épreuve ; car bien avant les six mois, dès le 24 juin 1371, le jour même de la Saint-Jean, il fut reçu dans l'ordre. Il fut un des plus pieux et des plus instruits parmi les frères du *Grüne-Warth* ; pour Merswin il avait une vénération profonde ; il lui servait de secrétaire, en même temps qu'il tenait les registres de la maison et qu'il en recueillait et conservait les documents.

[Suite dans le prochain numéro des *Cahiers*.]

Littérature.



HYPÉRIION OU L'ERMITE EN GRÈCE,

PAR JEAN-CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC HËLDERLIN

[Xavier Marmier]



HYPÉRION À BELLARMIN.

C'est avec ces idées que j'arrivais en Allemagne³. Je demandais peu et m'attendais à trouver moins. Je venais en suppliant comme Œdipe aveugle et proscrit aux portes d'Athènes, où il entra dans l'asyle⁴ des dieux et où il trouva des âmes compâtissantes.

Que mon sort fut différent du sien !

Des anciens barbares, devenus plus barbares encore par leurs travaux, par leur savoir et même par leur religion, inaccessibles aux sentimens généreux, incapables de sentir le beau, de compâtrer au malheur et d'inspirer une tendre sympathie – voilà quels étaient, ô Bellarmin, ceux qui devaient me consoler !

Ce jugement est sévère ; mais je le prononce, parce qu'il est conforme à la vérité. Je ne connais pas de peuple plus abâtardi que les Allemands. J'y vois des artisans, des philosophes, des prêtres, des maîtres et des serviteurs, des adolescens et des gens de l'âge mûr ; j'y cherche en vain des hommes. – C'est tout comme sur un champ de bataille couvert de membres épars, tandis que le sang se perd dans la poussière.

³ Cf. *Cahier d'Orient et d'Occident*, n° 18.

⁴ L'orthographe du texte original est partout respectée.

Chacun y fait son affaire, me diras-tu, et je dis comme toi ; mais au moins qu'il les fasse bien ; qu'il n'étouffe point les qualités qui ne se rapportent pas directement à son titre ; qu'il n'affecte pas de se restreindre scrupuleusement dans la sphère qui lui est assignée ; qu'il soit avec amour, avec énergie ce qu'il pourra être, – alors il sera à ses affaires en esprit et en vérité. Se trouve-t-il dans une position où l'esprit est forcément enchaîné, qu'il en sorte au plus vite, et se mette à la charrue. – Mais les Allemands s'en tiennent volontiers au nécessaire, et voilà pourquoi ils restent à moitié chemin, ne produisent rien de grand, de digne de la liberté. Encore passe, si ces hommes n'étaient pas insensibles au beau, s'ils n'étaient pas sortis complétement des voies de la nature !

Les vertus des anciens ne sont que des vices brillans, articulait, un jour, je ne sais quelle langue de vipère, et pourtant leurs vices mêmes sont des vertus, car on y remarque de la candeur et une conviction profonde. Mais les vertus des Allemands sont un mal brillant, et rien de plus ; elles sont arrachées par la crainte à des cœurs corrompus, et ne satisfont point une ame pure qui ne supporte pas les dissonances affreuses de la vie monotone et disciplinée de ces gens.

Je t'assure, mon ami, il n'y a rien de sacré que ce peuple ne profane et ne dégrade dans des vues intéressées. Ces barbares poussent la cupidité au point de faire métier et marchandise de ce que les sauvages mêmes ne dégraderaient pas, et ils n'en peuvent rien ; car partout où l'homme est dressé, il reste dans l'ornière, il ne cherche que son intérêt et n'est plus susceptible d'enthousiasme. Le plaisir, l'amour, la prière, la grande fête expiatoire qui lave les péchés, les doux rayons du soleil qui enchantent le captif et adoucissent le fiel du misanthrope, le papillon qui sort de sa prison, l'abeille qui butine, rien ne fait sortir l'Allemand de son assiette ordinaire, il ne lève pas même la tête pour voir le temps qu'il fait.

Mais tu le jugeras, ô sainte nature ! Car encore s'ils étaient modestes ces Allemands ; s'ils n'avaient pas la prétention qu'on dût les imiter ; s'ils ne ravalent pas quiconque ne pense pas comme eux, ou seulement si, en ravalant les autres, ils ne tuaient pas l'esprit divin !

J'exagère peut-être ? Mais l'air que vous respirez ne vaut-il mieux que vos discours ? Les rayons du soleil ne sont-ils pas plus généreux que vos savans ? Les sources et la rosée rafraîchissent vos bosquets ; en faites-vous autant ? Hélas ! vous savez donner la mort, mais il n'y a que l'amour qui donne la vie ; l'amour qui ne vient pas de vous et que vous n'avez jamais senti. Vous songez à échapper à la destinée, et vous ne la comprenez pas, si la dialectique

ne vous en fournit la solution ; – en attendant les astres roulent paisiblement dans leurs orbites. Vous dégradez, vous déchirez la nature qui vous porte dans ses bras ; mais elle conserve sa jeunesse immortelle ; vous ne changerez ni son automne, ni son printemps, vous n’empoisonnerez pas le souffle qui l’anime.

Oh ! elle doit être divine, parce que vous êtes des artisans de destruction et qu’elle résiste à vos efforts !

C’est un spectacle déchirant de voir vos poètes, vos artistes et ceux d’entre vous qui se prosternent devant le génie du beau ! les malheureux ! ils vivent comme des étrangers dans leur propre maison, semblables à Ulysse, mendiant au seuil de son palais, et traité de vagabond par une horde de parasites.

Vos jeunes amis des muses sont pleins de joie, d’amour et d’espérance. Sept ans plus tard, ils errent, froids et immobiles, comme des ombres évoquées du noir Tartare ; ils sont comme la terre couverte de sel par l’ennemi qui veut que l’herbe ne pousse plus.

Et s’ils accordent leur lyre, malheur à ceux qui les entendent, qui comprennent leur lutte avec les barbares dont ils sont environnés.

Rien n’est parfait sur la terre ; c’est le dicton des Allemands. A la bonne heure, si ces réprouvés disaient, que chez eux rien n’est parfait, parce qu’ils gâtent tout ce qu’ils touchent, et touchent tout de leurs mains grossières ; parce que rien ne réussit chez eux ; parce qu’ils conspuent la divine nature ; parce que leur vie est pitoyable et discordante ; parce qu’ils méprisent le génie qui ennoblit les actions, qui soulage les peines de la vie, qui entretient la paix dans toutes les classes de la société.

C’est aussi par cette raison qu’ils craignent tant la mort, et souffrent tous les affronts. Ils ne connaissent rien qui soit au-dessus des jouissances matérielles.

O Bellarmin ! Le peuple qui vénère le beau, qui l’honore dans ceux qui le produisent, est animé d’un esprit généreux. L’âme s’ouvre, l’amour-propre disparaît, les cœurs se dilatent et l’enthousiasme fait des héros. La terre occupée par ce peuple est la patrie commune de tous les hommes, et l’étranger y vient en toute confiance. Mais là où la divine nature est outragée comme chez vous, la vie n’a plus de charme, et toute autre planète est préférable à la terre. Les hommes créés à l’image de Dieu deviennent de jour en jour plus misérables, plus hideux ; la servilité s’empare des cœurs ; la force brutale l’emporte ; les désirs augmentent avec les peines et la détresse avec les raffinements du luxe ; les présents de la terre se changent en malédictions et Dieu retire sa grâce à lui.

Malheur à l'étranger qui arrive chez ce peuple avec une ame ardente ! Trois fois malheureux celui qui, comme moi, poussé par sa douleur, viendrait lui demander un asyle !

C'en est assez ! tu me connais, tu pardonnes mon aigreur. N'ai-je pas aussi parlé en ton nom ? N'ai-je pas parlé pour tous ceux qui souffrent, comme moi, dans ce pays ?



UN INTERROGATOIRE D'HÉRÉTIQUES MUSULMANS (1619)

Rares sont les documents qui concernent le courant hétérodoxe des Horoufis, inauguré à la fin du 14^e siècle par Fazlollah d'Astarâbâd (mort martyr en 1393/94)⁵. Le présent « Interrogatoire d'hérétiques musulmans », même s'il consigne des aveux peut-être obtenus par la torture, n'en reste pas moins utile pour sa connaissance.

« On connaît le huroûfisme, ou doctrine d'anthropolâtrie, enseignée par Fazl-Ullâh d'Astérad, mis à mort (1393-1394), à cause de sa prédication blasphématoire dont on trouve le germe dans le mot fameux « Ana al-Haqq », prononcé en état d'extase mystique par Aboûl-Moghîth al-Hoseyn ibn-Mançour al-Hallâdj (supplicié à Bagdad, le 26 mars 922)⁶ [...].

Le poète illuminé Nesimî ('Imâd-eddin) qui, professant de même la théophanie réelle (Holôul) dans le visage humain, fut écorché vif à Alep (1417-1418, est revendiqué comme un des leurs par les Bektachis du XVII^e siècle. La connexion ainsi établie par Rycaut⁷ entre ce dernier ordre de derviches et le Horoufisme, est confirmée par Ishaq Efendi [...] : « Un des élèves de Fazl-Ullah, 'Alî-el-A'la, se rendit en Asie-Mineure, fut reçu dans un couvent de derviches Bektachis, et commença à répandre les idées de Fazl-Ullâh en les présentant comme celles du Hâdji-Bektâch lui-même. Telle serait la voie par lesquels les Bektachis sont devenus Horoufis. »

⁵ Cf. Shahzad Bashir, *Fazlallah Astarabadi and the Hurufis*, Oneword, Oxford, 2005.

⁶ Voir *Kitâb al-Tawâsîn*, édité par Louis Massignon, Paris, 1913. [Et Louis Massignon, *La passion de Hallâj*, Gallimard, 1975].

⁷ Voir Histoire de l'état présent de l'empire ottoman, par Sir Paul Rycaut (1661), livre II, chap. XIX.

Feu Tchechmi, ayant été chargé par Firman (impérial), en l'an 1028 (hégire) d'ouvrir une enquête sur la secte hétérodoxe qui se trouve à Constantinople la protégée, voici les faits et gestes de ceux qui ont volontairement confessé leurs actes en son honorable présence. Que Dieu Très-haut les anéantisse!

Premièrement, cette troupe égarée donne le titre de Murchid (guide spirituel) au Chah 'Abbas qui, pour ces gens-là, est l'oracle à qui ils ont recours pour leur vaine théorie. Deuxièmement, ils appellent Khalifé (substitut) la personne qui, en pays musulman et dans les villes des Monothéistes, enseigne et communique secrètement, à qui veut l'entendre, la fausse doctrine dudit Murchid. En troisième lieu, ils appliquent le nom de Rehber (conducteur) à l'homme qui, dirigé par cette personne égarée (= le Khalifé) sur la voie de l'impiété et de l'aberration, sert à ses disciples de moniteur et de conseiller. Le Rehber est le président des gens dépravés qui se soumettent à sa volonté, tandis que la personne qui devient subordonnée au Rehber, s'appelle Tâlib, aussi bien que Murîd. Et celui qui (lui) sert d'intermédiaire pour (le faire) arriver à lui (au Rehber) porte le nom de Delîl (conducteur)⁸ qui, montrant le chemin au débutant, le dirige vers le Rehber. Et ce (candidat) pour exprimer son désir de devenir Murîd, dit : « Quels sont vos ordres ? » Alors le Rehber s'enquiert auprès de cet homme-là de tout ce qui le concerne et, s'il était déjà marié avant (de proposer) sa soumission, ce (postulant) est admis dans leur conciliabule. Puis, après avoir complètement connu sa situation, (le Rehber) lui dit : « Va maintenant chez le Delîl et soumets-toi à ce qu'il te dit ! » Ensuite, le Delîl le tient, pendant quelque temps, à son service et, dès (qu'il le juge) croyant et soumis à leurs désirs et capable d'entrer dans leur infâme compagnie, le prend et le reconduit auprès du Rehber. S'il veut contracter mariage, ils l'autorisent à épouser (une femme) de leur (secte) ou du dehors. Mais, ils ne donnent à un étranger aucune fille ni femme (appartenant à) leur (coterie).

Voici de quelle façon se fait la soumission (du novice) au Rehber : on récite (d'abord) ce verset du Coran (48, 10) : « Ceux qui te prêtent serment et fidélité... (jusqu'à la fin) en recevront la récompense glorieuse. » Puis, avec le témoignage des assistants dans l'assemblée, on lui fait prêter un serment ainsi conçu : « Si Je rétracte mon engagement et deviens parjure à (mon serment d'adhésion), que le (sabre) Dhoulfekar de 'Ali [Dieu en soit satisfait !] atteigne mon ceinturon (= me transperce) ! » Et, d'une manière absolue, ils appellent la femme « Muslim » et l'homme « Mu'min ». En cas où les deux veulent fraterniser, ils immolent un

⁸ Ou « preuve ». Cf. le Hojdjah des Ismaéliens.

sacrifice et, [par cette cérémonie] ils deviennent frères et on leur donne le nom réciproque de « Haqq Qarandâch » (= frère réel ou coreligionnaire) ou « Muçâhib » (= ami intime). – D'après leur rite insensé, pour que leur femme leur devienne légitime, ils marient leur première épouse à autrui, et ils disent : « Votre premier mariage était le mariage par la Chéri'at (= loi), celui-ci est le mariage réel »⁹. Leur prône consiste (à cette occasion) en la récitation du verset susmentionné et a (prêter le) serment (sus-indiqué).

La nuit de vendredi, hommes et femmes se réunissent, et c'est la soirée où ils consomment leurs actes de corruption et de dépravation. Dans cette réunion, les Rehbers font coucher leurs Tâlîbs face (à terre) et, avec un long bâton poli, leur administrent douze coups sur les fesses, bâton qu'ils appellent Dhoulfekar-i 'Alî. Et pour chaque bastonnade, ils se font payer un aspre d'amende qui sert à expier les méfaits commis depuis la nuit de vendredi précédente jusqu'à la nuit de cette (dernière réunion). – La femme (dite) « Haqq Qarandâch » qui, généralement, refuse de se livrer (à la luxure) est, de même, exposée au susdit blâme et passible de la même amende. Un homme qui, dans cette mauvaise posture, témoigne en général du chagrin (= répugnance) est aussi passible de la même amende, c'est-à-dire de l'expiation de son refus de cohabitation. Au moment d'infliger cette punition, ils ont l'habitude de prononcer ces mots : « Il n'y a de brave que 'Alî (et) il n'y a de sabre que le Dhoulfekar ! Que l'épée et la hache ne viennent à manquer du cou de Yézid ¹⁰ ! »

Ils ne se lavent jamais des souillures. Il est défendu aux Tâlîbs de posséder la femme de leurs Rehbers, mais l'inverse est permis. Également il n'y a pas d'inconvénient dans la cohabitation d'un Tâlîb (avec la femme) d'un autre Rehber (qui n'est pas son initiateur). Il est aussi interdit à un Tâlîb étranger de posséder les femmes de deux « Haqq Qarandâch » si ce n'est que, de leur propre gré, ils visent l'idée du « Mechreb » (caractère). Dans leur terminologie, le Muçâhib s'appelle « Méchreb-i-farq » si le mari, ou la femme, s'accouple avec un Tâlîb différent (farq) et réalisent ainsi la conception de Muçâhib-i-Mechreb, par lequel (acte) les deux époux, d'après leur fausse croyance, méritent le paradis. Ils ont alors (la conscience) tranquille, en disant : « Nous (sommes censés) avoir observé le jeûne (et) fait la prière, l'aumône et le pèlerinage (à la Mecque). »

⁹ Lit. Mariage par la Haqîqat (= doctrine des Ahl-i-Haqq).

¹⁰ [Yézid, fils de Mu'âwiyat, décida du martyre de l'Imâm Husayn, fils cadet de l'Imâm 'Alî, à la bataille de Kerbala (10 octobre 680).]

Si un étranger vient assister à leur cénacle, ils disent, en supposant qu'il n'est pas des leurs : « L'épine est venue. » Et lui, s'il appartient à leur secte, répond : « Je ne suis pas l'épine, je suis la rose. » Ou bien ils disent : « Yunus est venu. » Et s'il répond : « Je ne suis pas Yunus, je suis l'agneau du mouton », il est le bien (venu, car) ils le reconnaissent (ainsi comme) étant l'un des leurs. Mais, s'il n'est pas de leur secte, ils déroulent cette nuit-là le tapis de la gaieté (= suspendent leur débauche mystérieuse). Et, d'une manière absolue, ils injurient et maudissent les sunnites et leur assemblée par le (sobriquet de) Yézid. Si quelqu'un des leurs vient de mourir et que son oraison (funèbre) est prononcée par des sunnites, ils disent [sauf votre respect !] : « Il est parti en infidèle ! » – Si quelqu'un (des leurs) invite l'autre à la véritable religion (de l'Islam), ils le flétrissent par ce mot : « Tu as préféré la loi de Yézid à la vérité ! » S'il vient, après coup, à la résipiscence et avoue son péché, sollicitant l'aman et la bienveillance, il reçoit un blâme et, après lui avoir pris une amende, ils récitent une invocation. Voici la prière (récitée) à cette occasion : « Pour l'exaucement de la supplication, disons : Allâh ! Allâh ! Pour la déperdition de Yézid, disons : Allâh ! Allâh ! Pour la majesté du Châh 'Abbâs, disons : Hou ! Hou ! » Ils appellent paradis ce bas-monde (qui est) plein des faveurs abondantes de la divinité. Le vin pur (dont parle le Coran, 76, 21) est (disent-ils) le vin que l'on boit ici-bas et qui est licite pour quiconque en supporte l'ivresse. Les Hoûris et les garçons (dont il est question dans le Coran, 56, 21 et 76, 19) sont (à les entendre) les femmes et les adolescents du monde présent. Ils prétendent que la Vérité (Haqq, ou Dieu) est dans l'homme lui-même, en disant : « L'homme est Haqq, le Pîr (patron de la confrérie) est Haqq. » Ils adressent des invectives et des malédictions à (la mémoire des) commandants des croyants : Hazret-i-'Omar et Hazret-i-Othmân [Dieu en soit satisfait !] et, dans leurs séances impies, ils insultent, par des mots inconvenants, Sa Majesté le Pâdichâh de l'Islam [que son califat s'éternise jusqu'au jour de la résurrection !].

Ils abondent en prières, éloges et louanges à l'égard du Châh dépravé : Que Dieu Très-haut les détruise ! Pendant qu'ils citent les paroles de Châh-Ismaïl, le Pêcheur, ce qu'ils appellent Ma'nâ¹¹, si quelqu'un sommeille ou se met à converser avec un autre, le surveillant qu'ils intitulent « le garde (ou l'inspecteur) de la séance » fait connaître aux assistants ceux qui n'ont pas écouté la Ma'nâ et on leur fait payer une amende, si un (pareil, acte de) dédain (provient) du surveillant lui-même, il est de même exposé au blâme et à l'amende. Il doit se prosterner en (pleine) séance et faire

¹¹ Mot qui signifie la personnification de 'Ali.

amende honorable de (sa) négligence et de (son) oubli. A ce moment (de pénitence), on donne le nom de Niâz (supplication). Les sommes résultant des vœux et des amendes sont divisées en trois lots dont l'un est dévolu au Khalifé, l'autre au Rehber et le troisième est alloué au Murchid. Dès que le montant en devient (un total de) 300 ducats, on l'envoie par l'entremise d'une personne indépendante au Châh dépravé.

Bref, nous venons d'exposer et d'enregistrer (exactement), sans aucune superfétation ni diminution, les (divers) actes abominables des initiés de cette secte, d'après leur aveu et confession faits en (plein) tribunal du saint Chéri'at. Que Dieu les combatte ! Qu'Allâh les ruine ! Que l'Éternel les détruise pour la gloire de la loi du Prophète [sur qui soit la plus vertueuse salutation !]. O Dieu, raffermis-nous dans la religion solide, et dirige-nous vers le chemin de la vérité et la voie droite. Amen ! O Seigneur des mondes ! – Fin.

جہمی ہندی مرحوم سنہ ثمان و عشرين و الف تاریخندہ مجہمہ
نسطرنیہ اولان طائغہ ملاحدہ لغتش فرمان اولنوب مجلس
سربلرندہ طوعاً افعالترین اعتران ابدنلرک احوالبردرکہ ذکر اولنور
دمرہم اللہ تعالیٰ.

اولا بوفرق ضالہ شاہ عباسہ مرشد اطلاق ابدنلر طائغہ مذکورہنک طریق باطلہ لرندن مرجع و معادلر بدر ثانیاً دہار مسطین و بلاد موحدیندہ مرشد مزبورک مذهب باطلنی طالبینہ خفیہ تعلم و نفہم ابدن شخصہ خلیفہ دبرلر ثالثاً ہو شخص ضالڈن طرایق فسق و ضالانہ مہندی اولوب مَرَدَسَنہ دلالت و بیشرولک ابدن شخصہ زہیر دبرلر زہیر کندوبہ ارادت کتورن فَسَدَہنک زہلسیدر و زہیرہ ارادت کتورن شخصہ طالب اطلاق ابدن(ر)لر مرید دخی دبرلر و آگہ وصولہ وسیلہ اولان شخصہ دلیل دبرلر کہ اولاً مہندی بہ اول دلیل دلالت ابدوب زہیرہ کونور و بو آدم مرید اولق مراد ابدن امریکزندر دبر زہیر دخی اول آدمک کیفیت خالی تمام کندودن سوال ابدوب متاہل قبل البیعہ اولان کسنہ مجلسلرینہ داخل ابدنر آندنصکرہ کیفیت خالانہ تمام مرتبہ واقف اولدقدہ وار آمدنی دلیلک سکا نہ

دیرسه تابع اول دیر بعده دلیل آن نجه مدت استخدام تاهوای
 نفلرینه تابع معتقد مجلس حبیشه لرینه دخوله مستعد اولنجه
 بعده تکرار رهبره آلوب کیدر تهل مراد ایدرسه کندولردن
 بلغارندن ناهله اهن ویرلر اما خارجه کندولردن نه قر ونه عورت
 ویرولر رهبردن بیعت بو وجهلدر بسم الله الرحمن الرحيم ان الذین
 یبلیغونک فسیرتنه اجراً عظایمه وارجه بوآیه کریمه قرأت ایدرلر
 وحاضر جماعتک طائفلیله اکر عهد وارادندن دونوب رجوع ایدریم
 علی المرتضایک ذوالفقاری کریمه اوقراسین دیومین ویرولر ومطلقاً عورنه
 مسلم واره مهن تعبیر ایدرلر وایکیمی بر بریلله فرنداش اولی مراد
 ایلدکلریده برقریل کسوب فرنداش اولولار ویرینه حق فرنداش دیرلر
 مصاحبخی تعبیر ایدرلر وآیین باطله لر ی اوزره عورتلری حلال اولی
 مصلحتی اهیون اولکی زوجین آخره عقد ایدوب اولکی نکاحلر
 شریعت نکاحلدر بولکاح حقیقت نکاحلدر دیرلر خطبه لر ی دق
 مرور ایدن آیه کریمه ویمیندر وجمعه کیجیمی رجال ولسا جمع اولوب
 نسق وصادلین اجری ایدرک کیجه لریدر اول جمعنده رهبرلری
 طالبلین بوزی اوزرینه یاتوروب اون ایکی قبسه دراز برداخته
 برسدسته ایله اوتوراق برینه برسدسته اوب اول سردسته
 ذوالفقار علی دیرلر هر برسدسته بر آجه جریمین آلولار یعنی
 مرورلین جمعه کیجه سنندن اول کیجه کلنجه واقع اولان صلاتک
 کلارلدر وحی فرنداش عورق کندون تسلیمده ی لجمله مخالفت
 اوزره اولسه آن دق وجه مشروح اوزره تعزیر ایدوب جریمین آلولار
 گزده بیویج مکرره ده ی لجمله الم اظهار ایلمسه انک دق جزایی

بومنونال اوزرهدر یعنی عدم حلوصنك جزاسیدر دیرلر و تعزیر ایدرکن
 عادقلری بوبله دیمکدر لغتی آلا علی لاصیف آلا ذو الفقار بیوبدک
 بوبلنددن اکسک اولسون تیغ و تبر دیرلر و قطعاً چنانننن غسل ایغزلر
 و رهبرک عورتی کندو طالبلری نصرتن ایطک منوهدر اما برعکس اولور
 و آخر رهبرک طالبلری نصرتن ایطسه لایسدر و ایکی حق قریداش
 عورتلرین آخر طالب نصرتن ایطک منوهدر مکر رهبرکله مشرب
 معناس مراد ایدهلر اصطلاحلرینده مصاحب بر مشرب فرق دیرلر
 معناسی اول اییش که زوج ایله زوجة فرق طالبه نصرتن اولنسه مصاحب
 مشرب معناس تکمیل اتمش اولوب اعتقاد فاسدهلری اوزره زوجیه
 اهل جنت اولورلر و صومز طوطش صلواتمز فلخش ذکوة و همز ادا
 اولمشدر دیو آسوده اولورلر و مجلسلرینه طشردن برآدم کلسه
 کندولرین اولماق احتمالیله دکن کلدی دیرلر اول دخی کندولرین
 ایسه دکن دکم کلم دیر و باخود بویس کلدی دیرلر اولدق بویس دکم
 بویس قوزبسم دیرسه خوش کندولرین اولدوقن بیلورلر والا آللرین
 اولیاجق اولورسه اول کیچه طی بساط انبساط ایدرلر و مطلقاً اهل
 سنت و الجماعیه بزید دیوسب و لعن ایدرلر و میتلری واقع اولدوقده
 نمازین اهل سنت و الجماعه قلسه حاشا ایمانسز کتدی دیرلر و هر
 برآخری شرع شریفه دعوت ایطسه سن بزید شریعتین حلیقت اوزرینه
 نرجیح ایطدک دیو مردود ایدرلر اکر صکره کلوب و جرمنه معتزین اولوب
 املن و مروت دیرسه تعزیرایدوب جریمسن آلدقنلصکره کلبلانک چکرلر
 بوصلده کلبلانکلری بودر نیاز قبوللغنه الله و کیم بزید فلانسه الله دیم
 الله شاه عباس دولتنه هو دیم هو جنت دیدکلری اشبو دیلارکه

نعم وافرة آلهيته ايله مالاالدر و شراباً ظهوراً دى اشبو دنياده ايجلى
 شرايدركه كيفيتنى تحمل ايدنه حلالدر و حوز و عطان دى اشبو دنياده
 اولان هويت و اوغلانلردر دبرلر و حق كشينك كندوسنده در از حق
 بير حق دبرلر و امير المؤمنين جاسرت هم و حضرت عثمان رضى الله
 تعالى عنهما به سب و لعن ايدوب بادشاه اسلام خلعت خلافتنه الى
 يوم القيام حضرتلرديه مجلس فسقلرنده نجه كهات ناسرا ايله بددعا
 ايدوب شاه كراهه دعاوستايش و مدح و ثنا ايدرلر دمترهم الله تعالى
 و شاه اسمعيل حطانك سوزلرى اوغوزلر كى كه آگا معنى دبرلر بيرسى
 اووقلسه باخود آخر ايله مصاحبت ايلسه نكهيان مجلس ديو كوزجى
 تعيين ايدرلر اول معنى دگهيايلرى اهل مجلسه اعلام ايروب جريمه
 آكوزلر بوذله كوزجيدن دى صادراولورسه حال بويلدر تعذير و جريمه
 مستحق اولور و مجلسده عجمه ايدوب اظهار همز و نصو ايدر
 اولدمه نياز تعبير ايدرلر و ندورن و جرايمدن حاصل اولان اجه اوچ
 بخش ايدوب بربن خليفه و بربن رهبره و بربن مرشد ايجون
 ايلورلر اوچيموز مقدارى آلتون اولدنده بومستقل آدم ايله شاه
 كراهه ارسال ايدرلر لحاصل بوذكر اولنان اوصاع مكرهه طائفه مبروربه
 داخل اولوب مجلس شرع شرفنده اعتراض ايدن اخصاك اقرار
 و تفريرلر ايدركه بلا زيادة و لانفصال قيد و نصريح اولمشدر قائلهم الله
 دمترهم الله قهرهم الله بحرمه الشريعة النبوتة عليه الصلوة التحية اللهم
 ثبتنا على دين القويم و اهدنا الى طريق الحق و صراط المستقيم

آمين يا رب العالمين

نمر

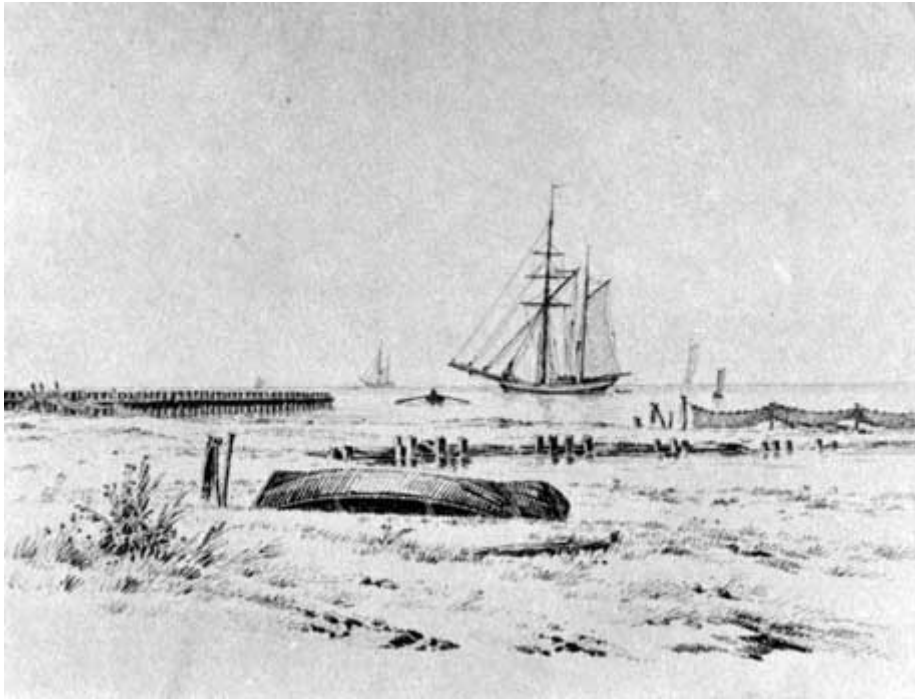
LIBRES DESTINATIONS

Allemagne du Nord

Je partis de Berlin le 7 Juillet 1827, pour visiter la Suède, le Danemarck [*sic*], la Norwège [*sic*]. Je m'étais toujours senti entraîné vers ces pays qui nous semblent si reculés. J'étais curieux de voir cette grande et mélancolique nature du Nord, de contempler, au sein de leurs déserts, ces Germains restés purs que reconnaîtrait presque Tacite. Le peu que je connaissais de leurs chants populaires, de leurs sagas de leur vieille mythologie, me faisait désirer d'en apprendre davantage. Je savais qu'il y avait là un monde nouveau pour la science et pour l'imagination, et c'est ce monde que j'allais chercher.

Berlin a le désert à ses portes. On s'étonne de rencontrer au milieu des sables et des sapins cette ville régulière et monumentale ; on sent qu'une pensée despotique et militaire a planté là une capitale comme un camp. Avant Berlin commence réellement la nature du Nord. On entre sans transition dans cette zone de végétation qui couvre la Scandinavie et la Russie. Un jour, près de Halle, je m'étais endormi dans un pays qui ressemblait assez à la Brie ; je m'éveillai au milieu d'un bois de sapins. Des sapins sur des montagnes, c'eût été comme la Suisse, l'Auvergne et le Dauphiné ; des sapins en plaine, dans une plaine de sable, c'était le Nord de l'Europe. Si je m'étais rendormi, et si j'avais fait huit cents lieues pendant mon sommeil, j'aurais retrouvé exactement la même nature en me réveillant sur les bords de l'Oby.

Cette physionomie générale de la Prusse du Nord est variée çà et là par des espèces d'oasis fraîches et verdoyantes que forment de loin en loin des étangs dont les bords sont couverts de hêtres, d'aunes et de bouleaux. Tel est, par exemple, Tegel, illustré par le séjour et le nom des Humboldt, où l'on trouve, à quelques lieues de Berlin, une gracieuse anticipation de la Scandinavie méridionale. Là sont déjà ces lacs si fréquents [*sic*] dans la Zéelande, qu'on découvre tout à coup au milieu des arbres, et dont les contours vagues s'étendent comme au hasard sur un sol plat ; là se déploient de vastes espaces d'eau qui se confondent avec de vastes espaces de verdure, et sur lesquels semblent flotter des forêts ; véritables lagunes du Nord, dont le caractère est si rêveur et si doux, et qui sont aux autres pays ce que certains jours tranquilles et tristes de l'automne sont aux autres jours de l'année.



Caspar David Friedrich, *Wiecker Strand bei Greifswald*, vers 1815.

On ne trouve rien de pareil sur la route de Stralsund, que je suivais pour aller m'embarquer à Greifswalde. A une lieue de Berlin on quitte le pavé, et on s'enfonce, souvent sans chemin tracé, dans la solitude. Triste et singulier pays ! tantôt on parcourt des landes sablonneuses qui semblent des plages délaissées par la mer, tantôt on traverse de grands bois de sapins et de bouleaux gigantesques ; puis, par moment, on rencontre dans ce désert des champs de blé comme ceux de la Beauce, ou des prés comme ceux de la Normandie. Les rivières n'ont point de bords escarpés, point de lit véritable ; elles glissent indolemment sur le sable presque au niveau du sol ; nulle colline n'indique leur approche ; on les côtoie longtemps sans les apercevoir ; tout à coup on voit un mât s'élever au milieu des sapins, une voile blanchir à travers le feuillage.

On est tout étonné de rencontrer çà et là des villages fort propres, et présentant ce caractère tranquille d'un bien-être surtout moral, que les Allemands désignent par le mot *heimlich*. Souvent même, loin de toute habitation, on trouve comme un petit jardin planté sur le bord de la route, quelques touffes de lis, des jonquilles, et au milieu un banc pour les voyageurs. Tout cela donne l'idée d'une certaine bienveillance naturelle et d'une sorte d'imagination, douce, commune dans les classes inférieures en Allemagne. Ces bonnes gens semblent tout honteux des tristes lieux qu'ils habitent ; on dirait qu'ils s'efforcent de les orner un peu, comme pour s'excuser auprès des étrangers de les recevoir dans un si vilain pays.

J'avais pour compagnon de voyage, de Berlin à la mer, un capitaine prussien, dont le sentiment dominant était un enthousiasme sans bornes pour Napoléon. Jamais enthousiasme ne fut plus désintéressé. A Bautzen, une balle le transperça de part en part, et il ne fut guéri que par miracle, après un an de souffrances, sans autre perspective que la mort. Le jour où il fut blessé, ses deux frères restèrent sur le champ de bataille, et son père, qui en apprenant tous ces malheurs à la fois se crut sans enfans [*sic*], mourut fou peu de temps après. Malgré tout cela et l'excellent cœur du capitaine de V***, Napoléon est un dieu pour lui. Du reste, cette admiration presque fanatique pour l'empereur est générale en Allemagne. Chose étrange ! nulle part elle n'est plus vive qu'en Prusse, surtout dans l'armée. Un vaudeville de M. Holtey¹², dans lequel Napoléon traversait le théâtre, excita le plus vif transport, principalement parmi les officiers prussiens. Le roi en permit six représentations, après lesquelles, la fermentation allant toujours croissant, la pièce ne put plus être jouée.

Du reste, j'admirais sans cesse, en Allemagne, combien les étrangers prennent à cœur notre politique, et à quel point nos affaires sont les affaires de l'Europe. Un discours brillant de l'opposition, une séance orageuse de la chambre, agitent les cercles de lecture de toutes les petites villes de la Saxe ou de la Prusse. Dans telle principauté on est cent fois mieux au courant des événemens [*sic*] qui se passent parmi nous que de ceux du pays, et chacun y a une opinion beaucoup moins vive sur la marche de son gouvernement que sur la marche du nôtre.

J'allais franchir la Baltique, j'allais entrer en Suède ; j'éprouvais une joie véritable à penser que ce bateau à vapeur me porterait en douze heures sur la terre scandinave.

Jean-Jacques Ampère



ARFUYEN

Sortie en librairie le 5 février 2009 : Nicolas de Cues, *La filiation de Dieu*, traduction et présentation par Jean Devriendt. (CR dans le prochain *Cahier d'Orient et d'Occident*).



¹² [L'écrivain allemand Charles de Holtey (1798-1880).]

Corinne Bayle, *Gérard de Nerval, l'Inconsolé, biographie*, Éditions Aden, 2008.

Gérard de Nerval est, en France, « l'écrivain qui a le mieux compris de l'intérieur l'esprit germanique le plus subtil et le plus grave ». C'est partant de cette affirmation que Corinne Bayle a composé sa biographie du poète¹³ ; elle y décrit un « Gérard très germanique », selon son expression, et cette approche, toujours documentée et parfaitement argumentée, confère à son *Gérard de Nerval, l'Inconsolé* toute son originalité, avec des « percées » qui sont tout à fait neuves. Par exemple, à propos de Novalis, à la question de comprendre pourquoi Nerval, si plein de l'Allemagne romantique, et malgré son évidente proximité avec lui, n'a jamais mentionné son nom, et semble même ne s'être jamais intéressé à son œuvre.

On croyait que la présentation partielle, presque caricaturale du poète romantique allemand, que Henri Heine avait donnée dans *l'Europe littéraire* du 10 mai 1833, et reprise deux ans plus tard dans *De l'Allemagne*, avait détourné Nerval de Novalis : « [Novalis], avec ses images idéales, flotte toujours dans les nuages » ; « La nuance rose [*sic*] qui domine dans les écrits de Novalis n'est pas couleur de la santé, mais l'éclat trompeur de la phthisie », etc. Le fidèle ami de Nerval, Théophile Gautier, avait bien retenu, lui, la leçon, qui parlera de Novalis comme d'un « des auteurs les plus subtils, les plus raréfiés, les plus immatériels qu'ait produits le spiritualisme allemand » ; et comme Gérard de Nerval s'était « identifié » plus tard à Henri Heine, on en déduisait qu'il lui avait emprunté son jugement sur Novalis, sans chercher à en apprendre plus du poète. Corinne Bayle soutient au contraire que Nerval a eu connaissance dès 1832-33 des traductions (même fragmentaires) de l'œuvre de Novalis par Xavier Marmier, parues dans la *Nouvelle Revue germanique*, et son argumentation convainc. Du coup, elle établit des rapprochements inédits entre les œuvres des deux poètes, en particulier entre le troisième des *Hymnes à la Nuit* et *Aurélia*. Ces rapprochements éclairent d'un jour nouveau la démarche poétique de Nerval, et Corinne Bayle en tire avec pertinence la conclusion que « l'intérêt de Nerval pour Novalis pourrait prendre sa source dans une espèce de fraternité ».

Après l'Allemagne, l'Orient. Lorsqu'il embarque à Marseille, c'est vers son propre Orient qu'il s'achemine. On connaît les différents épisodes de son périple en Égypte (où vécut le calife Hakem), au Liban, auprès de ces maîtres druzes qui « sont les

¹³ Corinne Bayle a consacré à Nerval une première étude, parue aux éditions Champ Vallon, en 2001 : *Gérard de Nerval, la marche à l'Étoile*.

francs-maçons de l'Orient», et qui s'achève à Constantinople (1843). L'initiation du «louveteau» y a toutes les apparences d'une initiation manquée. Corinne Bayle décrit longuement les sources occidentales du syncrétisme de Nerval et de ses spéculations occultes, lesquelles déboucheront au final sur la folie. C'est qu'il est des «portes mystiques»: le poète ne les franchira qu'au dernier moment, dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, quand il verra s'avancer au-devant de lui, mourant, une jeune fille *à la ressemblance de son âme*, une inconnue dont il avait cherché vainement les traits sur le visage des jeunes filles du Valois, des cantatrices et des reines.

Car Nerval est aussi le poète de l'amour, d'une amoureuse quête qui commence avec une absence, celle sa mère, morte au loin, qu'il n'a pas connue. C'est avec infiniment de sensibilité que Corinne Bayle évoque les amours malheureuses du poète. Malheureuses, car on ne connaît finalement aucune liaison à Gérard de Nerval, dont la vie est traversée de nombreuses figures féminines, rêvées, idéalisées, sublimées, intériorisées... Mais n'est-ce pas que sa vocation à l'amour ne pouvait s'accomplir qu'auprès d'une Mère, d'une Reine ou d'une Déesse? Singulier destin du poète, à qui Corinne Bayle n'attribue finalement qu'un amour sans espoir, pour la brune Marie Pleyel, et une unique passion, pour la blonde Jenny Colon. Et son intuition se révèle bien remarquable: «Qu'elle [Jenny Colon] ait été la maîtresse d'autres riches protecteurs, marié à un musicien et mère de plusieurs enfants, ne change en rien la possibilité que Gérard ait fait d'elle le garant de son rêve. Il est parfois des rencontres qui donnent le sentiment de la coïncidence intense entre le songe et la réalité. Je veux croire qu'il en fut ainsi pour deux êtres que l'existence ne destinait pas à vivre sur terre cette passion, et que cette passion fût ou non partagée (tout incline à croire qu'elle ne le fut pas, en effet) n'interdit pas que cette simple mortelle, peut-être insignifiante chanteuse, médiocre personnalité ou célébrité surfaite, fixât un moment les fantasmes du poète. Et que cette illusion ait donné lieu à tant de pages magiques suffit peut-être à la justifier.»

La biographie de Corinne Bayle témoigne d'une réelle familiarité avec l'œuvre de Nerval, d'une intimité singulière avec le poète: «Il m'accompagne, *écrit-elle*, comme une ombre familière, une figure tutélaire, plus proche que bien de ceux que je croise chaque jour, ou presque.» Ce sont de telles dispositions qui donnent leur sens aux biographies des poètes, car il faut des cœurs qui les comprennent et qui, sans qu'on en sache le pourquoi, établissent avec eux, à travers les siècles, une relation fraternelle, ou maternelle, parfois aussi une étrange relation amoureuse.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

De l'Orient intérieur

Guide intérieur et voyages spirituels, par Jean Moncelon

Documents d'Orient et d'Occident

Charles Schmidt, « Rulmann Merswin, le fondateur de la Maison de Saint-Jean de Strasbourg », (quatrième partie), *Revue d'Alsace*, 1856.

[Xavier Marmier], « Hypérion ou l'ermite en Grèce, par Jean-Chrétien-Frédéric Hœlderlin », (suite et fin), *Revue Germanique*, 1831.

M. A. Danon, « Un interrogatoire d'hérétiques musulmans » (1619), *Journal Asiatique*, avril-juin 1921.

Libres destinations

« De l'Allemagne du Nord », Jean-Jacques Ampère, extrait de *Littérature et voyages*, Paris, 1827.

Compte-rendu

Corinne Bayle, *Gérard de Nerval, l'Inconsolé, biographie*, Éditions Aden, 2008.

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2009